

# Le « DONJON »

MARS 2012, N° 185

*Bulletin paroissial du Pays-Basque, du Béarn et de la Gascogne*

**École Saint-Michel Garicoitz**  
Chemin Etxegorria  
64120 DOMEZAIN BERRAUTE  
Tel : 05.59.65.70.05

Fax : 05.59.65.67.81

*Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X*

Courriel : 64e.domezain@fsspx.fr

Chers fidèles,

Le détachement est un grand moyen de perfection, un outil classique par lequel Dieu purifie nos affections. Cela n'enlève pas au détachement son caractère parfois pénible, et, comme toute purification, son côté douloureux.

Notre frère Nicolas s'est détaché de notre école de Domezain et réciproquement. Notre frère, si dévoué, et donc, légitimement fatigué, avait besoin de repos. Il s'en est allé le prendre à Gavrus en Normandie. Dieu nous envoie, pour le remplacer, le frère Jean-Romain, dont on peut également saluer le courage d'accepter très surnaturellement son déplacement en cours d'année. Que Notre-Dame veille sur chacun d'eux, les bénisse et leur donne d'être de saints religieux partout où la Providence les établira.

Nous profitons de ce *Donjon* du mois de saint Joseph, pour vous communiquer trois informations paroissiales concernant nos deux communautés de Domezain et de « Bayonne ».

La première vous concerne tous, il s'agit de notre prochain pèlerinage de Sare à Aïnhua, le 19<sup>e</sup> de l'histoire ! Cette année, nous méditerons sur la devise de saint Ignace de Loyola, « Ad maiorem Dei gloriam », « Pour la plus grande gloire de Dieu ». Ce sera pour tous l'occasion d'apprécier la très riche spiritualité de ce saint de chez nous. Que toutes les personnes, qui dès à présent travaillent à la réussite spirituelle et matérielle de cet acte public de notre foi, soient ici vivement remerciées.

En ce qui concerne la chapelle de Bayonne, une étape décisive a eu lieu le 15 février dernier. Tellement décisive que j'espère ne plus tarder à faire

un appel aux dons pour commencer à financer les travaux.

Enfin, j'ai la joie de vous annoncer que nous aurons sûrement beaucoup moins de difficultés pour la construction d'une vraie chapelle à Domezain. La Providence nous indique que nous pouvons très sérieusement lancer le projet. Ceci nous obligera peut-être à remettre l'aménagement du Trinquet à plus tard. Mais qu'il nous soit permis de vous dire que tous ces agrandissements, devenus nécessaires, ne pourront pas s'accomplir sans votre aide.

Préparez-vous donc à être généreux! Une petite idée me passe par la tête en vous écrivant, pourquoi pas ne pas mettre de côté toutes les économies qu'occasionneront vos beaux efforts de Carême... ceci étant une manière de vous encourager à être très mortifiés!!! Merci d'avance et bon courage.

Je confie les joies et les peines de notre activité apostolique à vos prières, et vous assure de ma bénédiction.

Abbé D. Aldalur

## La raison et la mauvaise foi : la philosophie des Lumières

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est le siècle des « philosophes », le siècle de ces idéologues qui renouvelèrent la pensée politique, morale, sociale, posèrent les bases de la démocratie moderne, et rendirent finalement possible les deux révolutions qui marquèrent l'avènement d'une nouvelle ère.

*« Par leur engagement contre les oppressions religieuses, thomasiennes et politiques, les membres de ce mouvement, qui se voyaient comme une élite avancée œuvrant pour un progrès du monde, combattant l'irrationnel, l'arbitraire, l'obscurantisme et la superstition des siècles passés, ont procédé au renouvellement du savoir, de l'éthique et de l'esthétique de leur temps. L'influence de leurs écrits a été déterminante dans les grands événements de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que sont la Déclaration d'indépendance des États-Unis et la Révolution française (...). De manière très générale, sur le plan scientifique et philosophique, les Lumières voient le triomphe de la raison sur la foi et la croyance ; sur le plan politique et économique, le triomphe de la bourgeoisie sur la noblesse et le clergé. »* (Encyclopédie en ligne Wikipédia, article *Lumières*).

Telle est la présentation courante de ce siècle bouillonnant où le mouvement des idées prit la forme d'une critique systématique de l'ordre établi et, bien souvent, d'une lutte ouverte contre

l'Église. Celle-ci riposta par la condamnation de la Franc-Maçonnerie, de nombre de littérateurs, et finalement, acte le plus emblématique, de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Mesures insuffisantes toutefois pour enrayer la marche du "Novus Ordo Sæculorum" qui devait se

poursuivre au long du XIX<sup>e</sup> siècle, en s'opposant toujours à l'Église considérée comme le plus grand défenseur du monde ancien. Mais depuis le Siècle des Lumières, l'Église n'est pas parvenue à reprendre l'initiative sur le plan intellectuel, au point que le concile Vatican II s'est efforcé, aux dires de ses auteurs eux-mêmes, de réconcilier la doctrine catholique avec les idées issues en grande partie des Lumières. Au lieu de condamner en bloc et sans nuances la modernité tout entière, au lieu de se poser sans cesse en adversaire du progrès, n'était-il pas temps de faire le tri dans les idées modernes? D'y reconnaître des valeurs authentiquement chrétiennes? Des idées qui ont pu se développer grâce à la civilisation occidentale marquée par le catholicisme, et qui n'ont ja-

mais pu percer dans d'autres cultures restées étrangères à l'Évangile? N'était-il pas possible de procéder à quelques mises au point qui désamorçeraient les critiques constamment faites contre l'Église, de corriger en un mot les idées de 1789 et de



*La Raison dissipant les ténèbres et éclairant les sciences, frontispice de l'Encyclopédie.*

faire cesser un malentendu séculaire qui empêche l'Église de tenir un discours crédible dans le monde d'aujourd'hui ?

Quelques années après le concile, on se rend compte que bien au contraire c'est l'Église elle-même qui apparaît comme « corrigée », « épurée » par la dure épreuve des Lumières, qui l'auraient débarrassée de ses collusions trop étroites avec les pouvoirs en place, qui lui auraient même rendu service en obligeant à une sévère révision doctrinale et un dépoussiérage radical de son rapport au siècle. Les Lumières auraient ainsi fini par éclairer l'Église... De fait celle-ci ne revendique plus d'autre statut que celui qui lui est offert par la démocratie triomphante, simple consultant en humanité, collaborateur subordonné à l'ONU dans la construction de la paix mondiale...

Apothéose des « philosophes » autoproclamés du XVIII<sup>e</sup> siècle ! Ils sont devenus la référence obligatoire du catholicisme corrigé. C'est pourquoi il importe de revenir aux sources du malentendu séculaire entre l'Église et les tenants de la laïcité moderne. Au nom de quoi, au juste, se sont-ils attaqués si violemment à ce qu'ils appelaient les « préjugés », la « superstition », « l'intolérance », le « fanatisme » ? Quelles sont les raisons des tenants de la raison ?

Cette étude nous amènera à examiner tout d'abord les fondements intellectuels de la critique de la doctrine traditionnelle, à travers les deux principales références philosophiques des Lumières, la méthode cartésienne et l'empirisme anglais. Puis il nous faudra examiner leur propre argumentation et les principales idées qu'ils ont défendues, ainsi que les raisons de leur diffusion et les résistances qu'elles ont rencontré.

### Les précurseurs

La lutte contre l'Église a porté sur de nombreux points et pris des formes très diverses. Cependant, comme nous l'explique l'encyclopédie en ligne, le nœud du conflit entre les idées anciennes et les nouvelles se situe précisément dans le rapport entre foi et raison. Les nouveaux « philosophes » opposent systématiquement leur raison personnelle aux raisons de la foi. L'héritage de leurs pères leur est devenu suspect, il faut le revisiter de fond en comble avant d'accepter d'en approuver la moindre parcelle.

Sérieuse rupture avec l'éducation traditionnelle, pour une fois en accord avec l'humanisme. Il ne s'agit plus d'assimiler la pensée des Anciens, de poursuivre l'œuvre intellectuelle de la civilisation occidentale, de s'identifier à un modèle jugé supé-

rieur. Il s'agit de reconstruire sa propre culture à partir de rien.

On a reconnu là l'attitude recommandée par Descartes dans le *Discours de la Méthode*. Elle va influencer toute son époque, à une profondeur difficile à estimer réellement.

Il y a, bien sûr, très loin de la spéculation de Descartes aux préoccupations des principaux protagonistes des Lumières. Il n'empêche que, sans son œuvre, leur raisonnement aurait été purement et simplement impossible. Si les Lumières ont triomphé sans aucune résistance de la philosophie traditionnelle, c'est que Descartes, avant eux, leur a frayé la voie.

Comment ? En introduisant sa philosophie du doute : « *Que pour examiner la vérité il est besoin, une fois en sa vie, de mettre toutes choses en doute, autant qu'il se peut* » (*Principes*, I, 1). D'où la fameuse première règle de la Méthode : « *Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle, c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de la mettre en doute.* » Tout ce qui n'est pas absolument certain doit être tenu pour faux.

Conseils de bon sens ? Simple technique scientifique ? Pas seulement. Descartes est le premier à prétendre établir une théorie philosophique complète sans aucune référence à ceux qui l'ont précédé, comme si nul avant lui n'avait jamais rien écrit d'intéressant, comme s'il était capable de repenser à lui seul toute la philosophie. Il croit ouvrir une nouvelle ère – mais ce ne sera pas à cause de la laborieuse métaphysique qu'il a mise en place. Ce sera à cause de sa fameuse méthode où nul ne voit rien de mal, mais qui revient à introduire en philosophie un type de raisonnement proprement mathématique. « *Descartes est avant tout un génie mathématique. Son idéal est d'acquérir une connaissance certaine et claire de toutes les choses qui peuvent être aux hommes de quelque utilité pour vivre. Il espère découvrir les secrets de la nature avec une clarté et une précision égales à celles d'un théorème géométrique. Ce fut cette pensée de constituer une mathématique universelle qui décida en 1619 de sa vocation philosophique, tandis que soldat et arrêté par l'hiver sur le Danube à Neubourg, il avait tout le loisir de s'entretenir de ses pensées.* » (J.-F. Thonnard, *Précis d'Histoire de la Philosophie*).

Ce n'est pas ici le lieu de discuter en détail les faiblesses du cartésianisme. On ne peut à ce sujet que renvoyer à l'ouvrage de Maritain, *Trois Réformateurs*. Retenons que c'est principalement lui qui

introduit des réflexes de pensée qui influenceront durablement sur le mouvement des idées.

*« L'esprit cartésien est avant tout constitué par l'idée de la mathématique universelle. Les mathématiques sont le type unique et parfait de la science, de sorte qu'il n'y a de scientifique dans la connaissance que ce qu'il y a de mathématique. Et les mathématiques sont applicables à la totalité du réel parce qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit d'ordre quantitatif. Cette double thèse peut être appelée le postulat rationaliste, car elle réduit au minimum, pour ne pas dire à rien, le rôle de l'expérience, et plus profondément parce qu'elle subordonne l'objet à l'esprit, et fait de l'esprit humain la règle a priori de l'être. (...) »*

*L'idée critique est peut-être celle qui a le plus profondément marqué la philosophie moderne. Le problème critique concerne la valeur ou la portée de nos facultés de connaissance. Ce qui est caractéristique du cartésianisme, c'est la place attribuée à ce problème et la méthode choisie pour le résoudre. Selon Descartes, le problème de la connaissance est le premier que doit envisager le philosophe qui entend conduire par ordre ses pensées. En effet, on ne peut rien connaître avec certitude avant de connaître l'intelligence, parce que c'est grâce à elle que nous connaissons tout le reste. Et la méthode propre à résoudre le problème critique est le doute, parce qu'il est le seul moyen d'éliminer tout préjugé. Mais le doute porte en tout premier lieu sur les sens, de sorte que l'évidence sensible se trouve définitivement récusée, et que la lumière ne peut jaillir que des seules lumières de la raison.*

*Enfin le cogito est la source de tout l'idéalisme moderne. Car il signifie que la pensée est la seule réalité qui soit immédiatement donnée à l'esprit, et que toute autre réalité doit être déduite de celle-là. Descartes, assurément, n'est pas idéaliste, puisqu'en partant de la pensée il pose l'esprit comme substance pensante, et qu'il démontre ensuite l'existence de Dieu et celle du monde. Mais le germe est semé. Car personne, à part Locke et quelques scolastiques qui se croient progressistes, ne reprendra la preuve cartésienne de l'existence du monde. Et l'on s'apercevra peu à peu que si l'on analyse la pensée, l'être que l'on trouvera sera toujours de l'être pensé, ce ne sera pas l'être réel existant en soi » (Roger Verneaux, Histoire de la Philosophie moderne).*

Les successeurs de Descartes auront tôt fait de jeter aux oubliettes sa métaphysique, sa preuve de

l'existence de Dieu, ce qui constitue la véritable doctrine cartésienne. En revanche, ils se lanceront dans la brèche ouverte : après Descartes, il ne s'agit même plus de réfuter les Anciens et la vieille scolastique, ils ont définitivement perdu tout crédit par manque de conformité à la seule méthode réellement certaine, celle qui aligne la spéculation philosophique sur le raisonnement mathématique. Il ne s'agit même plus d'observer pour atteindre la sagesse, mais, comme le déclare tout de go le passage déjà cité, atteindre les connaissances *« qui peuvent être de quelque utilité pour les hommes. »* Tout le mouvement des idées du XVIII<sup>e</sup> siècle est déjà dans ce nouvel esprit : mépris du passé, doute systématique au nom de la méthode scientifique, recherche de l'utile et non du vrai.

La philosophie anglaise penche, en même temps, dans le même sens d'un élargissement de la méthode scientifique, de la recherche de l'utile, et du rejet des Anciens. Mais elle s'écarte de Descartes en privilégiant la connaissance sensible et en se montrant très réservée sur l'existence des idées et leur conformité au réel. Le cas le plus typique est celui de John Locke. Disciple de Bacon, Hume et Hobbes, qui eux aussi privilégient la méthode scientifique et rejettent la scolastique, Locke s'enthousiasme pour la doctrine cartésienne, et reprend à son compte le projet de critique universelle, mais par une méthode différente, non plus logique et rationnelle, mais descriptive et analytique. Descartes cherchait à tout déduire d'un seul principe, comme en mathématiques, Locke vise à reconstituer le principe à partir d'observations, comme en sciences naturelles. La méthode reste la même, mais inversée, et aboutit à une conclusion opposée : la source de la connaissance, ce ne sont pas les idées et en particulier l'idée de notre propre pensée, mais les sensations. *« La conclusion de l'Essai sur l'entendement humain est qu'il faut laisser de côté les problèmes métaphysiques qui sont insolubles, – que nous avons des certitudes suffisantes pour la vie, – et que chacun*

*doit respecter la liberté d'opinion chez autrui »* (Verneaux, op. cit.). Il s'agit de réduire le champ de nos certitudes, susceptibles de créer la division et le conflit si nous accordons trop d'importance à ce qui n'est finalement guère plus qu'une opinion. Locke



Portrait de John Locke.

est un fervent partisan de ce qu'il est le premier à appeler la tolérance.

D'un côté, nous ne connaissons que par les idées, de l'autre, que par les sens. L'équilibre que la scolastique, reprenant Aristote, avait réussi à trouver, est bel et bien perdu. La philosophie balance désormais entre l'un et l'autre. Locke sera, pour les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, un maître bien plus séduisant que Descartes, qui garde encore des traces de respect pour le dogme et s'efforce de concilier ses théories avec la doctrine catholique. Pour Voltaire, « *entre Platon et Locke, il n'y a rien en philosophie.* » Le principal ouvrage de ce dernier, *l'Essai sur l'entendement humain*, « *est le seul livre qui ne contienne que des vérités et pas une seule erreur.* » Paradoxe : on reproche bientôt à Descartes d'avoir trop peu usé de la méthode expérimentale, et d'avoir accepté sans examen approfondi l'existence de l'esprit et de l'âme.

Comme l'explique Jean de Viguerie, les théories cartésiennes connaissent une vogue considérable dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, où elles se propulsent au rang de philosophie officielle en France. Elles seront bientôt contrebalancées par les idées de Locke, idole des voltairiens, tant par sa prudente incertitude quant à tout ce qui dépasse l'appréhension des sens que par sa défense continue de la tolérance, concept appelé à un brillant développement sous les Lumières.

Tels sont donc les principaux précurseurs philosophiques des Lumières. L'un et l'autre s'accordent à déclarer que l'on a beaucoup trop affirmé avant qu'ils ne viennent enfin faire le tri entre ce qui est certain et ce qui ne l'est pas. Leur démarche philosophique consiste à expédier au rebut tout ce qui ne leur paraît pas correspondre à leurs canons de la connaissance, en un mot ce qui n'est pas démontré selon un mode proprement scientifique. Et les systèmes qu'ils élaborent en remplacement manquent cruellement d'ampleur, au point qu'ils sont vite abandonnés. S'ils marquent un tournant dans l'histoire des idées, c'est bien plus par ce qu'ils ont détruit que par ce qu'ils ont construit. Les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, forts de ces doctrines, commenceront, pour établir le règne de la raison, par s'appuyer sur des théories qui en restreignent considérablement le domaine. Il n'y a plus de certaine que la connaissance qui procède de l'observation empirique ou de la déduction sur le mode mathématique : toute la méthode scolastique inspirée d'Aristote, qui distingue divers types de connaissance selon leur objet, est ainsi rejetée. La raison du siècle de la raison commence ainsi par exclure d'office la métaphysique et professer la plus grande méfiance

à l'égard de tout ce qui dépasse les limites de l'observation.

### La raison des raisonneurs

C'est néanmoins au nom de cette raison tronquée d'emblée que les « philosophes » défient toutes les certitudes, remettent tout en cause. Paradoxe qui révèle une remarquable habileté, ceux qui remettent en cause à peu près tous les penseurs qui les ont précédés s'attribuent ce titre, comme si nul parmi leurs adversaires ne méritait de se réclamer de la sagesse. Les sages ne sont plus ceux qui poursuivent l'œuvre d'une culture, d'une civilisation, mais ceux qui en ébranlent les fondements pour repartir de zéro. La diabolisation de l'adversaire fait partie de la stratégie du camp des idées nouvelles, et a réussi à tel point qu'on a aujourd'hui du mal à concevoir que quiconque puisse se trouver en désaccord avec les Lumières, à moins d'être un esprit obscurantiste, vaguement pervers, cramponné à la tyrannie et à une tradition absurde et obsolète. Nul n'oserait remettre en question leurs principes, qui servent même, on l'a vu, à remettre la sainte Église dans le droit chemin et lui enseigner la morale évangélique...

C'est dire si une étude critique des critiques est une entreprise osée. Elle mériterait du reste bien plus d'ampleur, et nous nous contenterons ici, faute de mieux, de reproduire en grande partie les conclusions de deux spécialistes du XVIII<sup>e</sup> Jean de Viguerie et Xavier Martin, grands connaisseurs de la littérature de l'époque. Eux ont passé des années à compiler les textes dont le commun des mortels du XXI<sup>e</sup> siècle ne connaît qu'une anthologie soigneusement épurée, mais dont l'intégralité réserve bien des surprises.

L'une des difficultés de l'entreprise tient, bien sûr, au nombre et à la variété des idéologues du XVIII<sup>e</sup> siècle. De plus, chacun cherchant à imposer son propre système, leurs discussions n'ont pas manqué de tourner régulièrement à la foire d'empoigne entre théistes et athées, entre partisans de la démocratie et adeptes du despote éclairé, entre spiritualistes et sensualistes, entre cartésiens et fervents de Locke ou de Newton... On se rappelle la brouille historique et passablement hystérique entre Rousseau et Voltaire.

D'où vient alors leur unité? D'un certain nombre de présupposés, de « postulats de base », déclare Jean de Viguerie :

1. *les idées n'existent pas en elles-mêmes, elles ne sont pas innées, elles dérivent toutes des sensations ; ce ne sont que des sensations transformées.*

2. *le surnaturel répugne à la raison ; religion révélée et raison humaine sont inconciliables.*
3. *l'état de société organisée et policée n'est pas naturel à l'homme.*

*On voit que ces trois principes sont négatifs. La philosophie des Lumières commence par réduire le champ de la philosophie. Elle est réductrice.*

*Car son ambition est ailleurs. Elle est dans la praxis et non dans la spéculation. Ces philosophes se soucient d'organiser beaucoup plus que de contempler. Ils veulent améliorer l'homme et la société et peut-être même Dieu. Ils sont des mécaniciens qui observent les défauts de la machine et la reconstruisent ensuite en essayant de supprimer les défauts. (Histoire et Dictionnaire du Temps des Lumières, Robert Laffont, 2007)*

Ces idées ne sont pas si nouvelles. Elles sont en germe chez bien des penseurs du XVII<sup>e</sup> siècle, que l'on nommait les libertins et qui ont défendu des positions sceptiques, mais ont rencontré une vive résistance et n'ont pu les diffuser.

### **Le nominalisme à l'œuvre : la nature humaine revisitée**

Les Lumières ne gardent donc bien de Descartes que la critique et refusent les idées innées. Il n'y a pas d'essence des choses, pas de nature fixe des êtres. C'est pourquoi certains n'hésiteront pas à se demander s'il y a vraiment une différence essentielle entre l'homme et l'animal. Jean de Viguerie cite des propos étonnants tenus plus d'un siècle avant Darwin : « *Des animaux à l'homme, la transition n'est pas sensible* » (La Mettrie). « *Il n'y a qu'une substance dans l'Univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de bois, l'homme est de chair. Le serin est de chair ; le musicien*

*est d'une chair diversement organisée, mais l'un et l'autre ont une même origine, une même formation, les mêmes fonctions et la même fin* » (Diderot). De là à admettre que l'homme descend du singe, il n'y a qu'un pas, que Diderot franchit sans hésiter en déclarant que la matière brute s'organise d'elle-même par le fait du pur hasard. Formulation primitive



*Diderot écrivant.*

mais étrangement exacte de la théorie de l'évolution.

Nous ne sommes pas bien loin des authentiques scientifiques qui déclareront gravement que le « nègre » se trouve à la frontière, devenue floue, entre l'homme et l'animal.

L'idée immatérielle n'existe donc pas, n'a pas d'autre valeur que la comparaison de sensations. Or c'est sur l'existence des idées, des concepts universels, que s'appuyait la preuve traditionnelle, de l'existence de l'âme. Si l'intelligence humaine n'a pas accès à autre chose qu'à de simples signaux nerveux, n'atteint pas à un type d'êtres immatériels que depuis Platon on appelait les idées, c'est qu'elle non plus n'est pas le moins du monde immatérielle et spirituelle. « *Dans l'homme, tout est sensation physique, tout est sentir* » (Helvétius, *De l'Homme*). Voilà ruinée, pour bien des « philosophes », l'existence de l'esprit. Elle ne peut être prouvée ni par déduction mathématique ni par observation clinique, elle est douteuse, et doit, en vertu de la méthode cartésienne, être tenue pour fausse.

L'homme n'est donc qu'un amas de matière, sans qu'on sache trop quel principe l'anime. Et après tout, qu'importe ? Comme le dit encore M. de Viguerie, « *il est inutile de définir ce qu'est l'homme. Il suffit de dire qu'il existe et qu'il fonctionne.* » L'humanisme des Lumières se trouve ici éclairé sous un jour inattendu : décidément, voici un siècle de la raison bien curieux qui ne cesse de réduire le champ d'action de la raison.

Et un siècle d'exaltation de l'homme qui le considère facilement comme une sorte de robot sans âme, façonnée au gré de ses sensations. Xavier Martin relève nombre d'expressions selon lesquelles l'homme est purement passif vis-à-vis des conditions extérieures dans lesquelles il se trouve placé.

Que devient alors la liberté humaine dans ces conditions ? Nous ne faisons que réagir passivement aux sensations que nous éprouvons, par une sorte d'instinct qui dépasse à peine celui des animaux. Écoutons d'Holbach, autre célèbre encyclopédiste :

« D'où nous sommes forcés de conclure que nos pensées, nos réflexions, notre manière de voir, de sentir, de juger, de combiner des idées ne peuvent être ni volontaires ni libres » (*De l'Homme*, 1773). Et Diderot de renchérir : « Regardez-y de près, et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens ; qu'il n'y a point, et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres ; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. » (*Lettre à Landois*, 1756)

Nous voilà bien loin du règne de la liberté, de la lutte contre les oppressions et toute forme de contrainte. De tels passages expliquent parfaitement comment les penseurs des Lumières passent de la critique de « l'oppression thomasiennne » à la théorie d'une société où l'individu n'est plus qu'une pâte molle dans les mains de celui qui le manipule et le pétrit pour en faire un bon citoyen.

D'où l'importance accordée à l'éducation par les Lumières. « Si les sensations produisent les idées, l'éducation est toute-puissante. Car elle est en mesure de fabriquer les idées de l'enfant, grâce à une orientation convenable de ses sensations. C'est pourquoi plusieurs philosophes ont écrit des traités de pédagogie. Tous ces ouvrages révèlent une même foi dans la puissance de l'éducation, une même volonté de soumettre la vie tout entière de l'enfant au contrôle pédagogique<sup>1</sup>. » L'éducation consiste à entourer l'enfant en permanence d'un réseau de sensations qui déterminent toutes ses réactions. Rousseau lui-même, qui défend l'existence et l'immortalité de l'âme, proteste : « Je ne suis donc pas seulement un être sensitif, mais un être actif et intelligent, et quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. » Mais c'est pour préconiser, à l'égard de son élève fictif Émile, une insidieuse tyrannie éducative : « Qu'il croie toujours être le maître, et que ce soit toujours vous qui le soyez. Il n'y a point d'assujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté ; on captive ainsi la volonté même (...). Sans doute il ne doit faire que ce qu'il veut ; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse (...). Il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu ; il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire. » (*Émile ou de l'Éducation*)

Simple exagération de pédagogue ? Mais les philosophes ne s'arrêtent pas en si bon chemin. Si l'enfant doit être immédiatement conditionné par une éducation qui règle ses moindres gestes, l'adulte, lui aussi, peut être manipulé, et ce avec d'autant plus d'efficacité qu'on l'aura persuadé qu'il est libre.

« Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir, mais l'homme est toujours le même. À dix ans, il est mené par des gâteaux, à vingt par une maîtresse, à trente par les plaisirs, à quarante par l'ambition, à cinquante par l'avarice : quand ne court-il après la sagesse ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui. » (*Émile*, L.V) Qui est ce « on » ?

Autrefois, la pâte humaine était modelée par l'obscurantisme et la tyrannie. Désormais ce sera par la Raison et la Science. Mais elle garde toujours la même passivité face à celui qui la pétrit. Les hommes, à part la petite « élite avancée œuvrant pour le progrès du monde » (Wikipédia), sont incapables de se diriger eux-mêmes. Il ne s'agit pas de libérer l'individu, il est condamné à être dirigé... Et Xavier Martin multiplie dans *Nature humaine et Révolution française*<sup>2</sup> les citations de dignes pédagogues et de généreux réformateurs : « Il n'est point d'animal plus aisé à former que l'homme. » (Picardet, *Essai sur l'éducation des petits enfants*) « On fait de l'homme tout ce qu'on veut. » (D'Holbach) Ainsi l'on passe tout naturellement de la pédagogie à la politique : « S'il est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont, il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient ; l'autorité la plus absolue est celle qui pénètre jusqu'à l'intérieur de l'homme, et ne s'exerce pas moins sur la volonté que sur les actions » (Rousseau, *Discours sur l'Economie politique*). Encore ce « on »...

## La machine sociale

C'est alors qu'intervient l'une des principales idées du Siècle des Lumières : l'homme, pure matière dépourvue de nature propre, n'est pas fait pour la vie en société. Il n'est du reste fait pour rien. D'où la fascination de nos littérateurs pour les heureux sauvages, qui ne sont pas déformés par une société mal conçue. Point n'est besoin de revenir sur le thème rebattu par les anthologies, de *L'Ingénu* au *Supplément au voyage de Bougainville*, en passant par *Paul et Virginie*, sur la furieuse mode de la « nature » corrompue par la société, lancée par ceux même qui ont commencé par nier la réalité d'une nature humaine fixe et déterminée. Le terme a complètement changé de sens. Il ne s'agit pas de rechercher un bonheur conforme à la nature humaine, mais de construire la nature humaine. L'homme n'est pas plus fait pour courir dans les bois que pour vivre en civilisé. Il n'a même pas d'âme, seulement des impressions et des besoins physiques. Même Rousseau ne cherche pas à jouer les Robinson Crusoe sur une

1. Voir Jean de Viguerie, *Itinéraire d'un Historien*, chapitre *Le Mouvement des idées pédagogiques au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, ainsi que l'entretien paru tout récemment dans le n° 133 de *Nouvelles de Chrétienté*.

2. Dominique Martin Morin, 2e édition, 2002.

île déserte, ou à renvoyer tous ses contemporains cueillir les baies dans les bois vêtus de peaux de bêtes, il invente une nouvelle société. Une mauvaise société, fondée sur la superstition, les préjugés, etc. corrompt l'homme. Créons-en une bonne, nous qui sommes éclairés et avons la bonne méthode.

Et cette méthode reste la méthode scientifique. Le corps social n'est rien d'autre qu'une machine qu'il faut réparer, les hommes sont ses rouages. « *Jamais on ne comprendra le mécanisme social, si l'on ne prend pas le parti d'analyser la société comme une machine ordinaire* », déclare l'abbé Sieyès juste avant la réunion des États Généraux. Cette machine fonctionne par la force de l'habitude et de la tyrannie. Il faut, pour libérer l'ensemble du corps social, lui substituer un « contrat social » par lequel « *chacun de nous met en commun sa personne et sa toute-puissance sous la suprême direction de la volonté générale, et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout* » (Rousseau, *Le Contrat social*). L'on connaît l'imparable raisonnement de Rousseau : être libre dans la société nouvelle consiste à abdiquer sa volonté propre au profit de la volonté générale déterminée par la majorité. Dès lors la volonté générale représente les volontés individuelles, même contre leur avis. Le nombre a toujours raison. On retrouve cette conception de la volonté générale chez les principaux penseurs politiques. Mais poursuivons le raisonnement résumé par Jean de Viguerie : « *La volonté générale engendre la loi, qui est de ce fait une loi excellente et sacrée. Tous les philosophes ont la religion de la loi. Diderot interdit de se révolter contre elle. Il est selon la formule de Proust, partisan d'un "despotisme légal".*

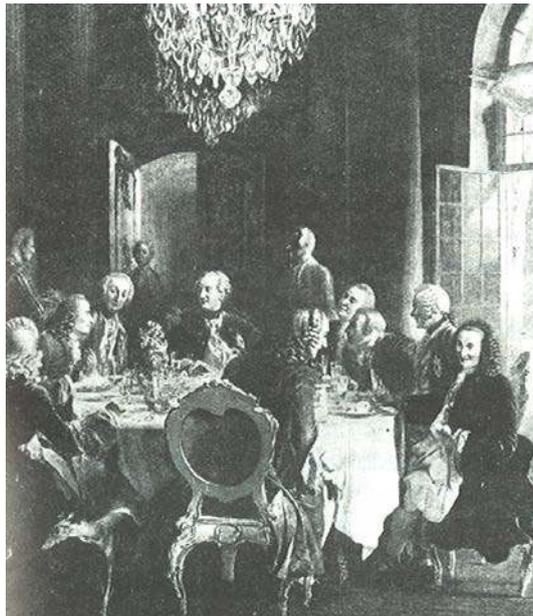
Selon Rousseau, il ne peut y avoir de loi injuste : le souverain est chacun de nous et "nul n'est injuste envers soi-même." Ce qu'il faut, c'est "trouver une forme de gouvernement qui mette la loi au-dessus de l'homme". »

C'est à l'État, dépositaire de la liberté de tous, qu'il revient de reconstruire la nature humaine, par le moyen de la sacro-sainte loi. À la loi divine, à la coutume, vient se substituer une vaste entreprise de conditionnement des citoyens. Même le sage Montesquieu, théoricien des contre-pouvoirs, parle de

la liberté en termes peu accoutumés aujourd'hui : « *Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut : mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un État, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être pas contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir. Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent. Et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient eux aussi ce pouvoir* » (*De l'Esprit des Lois*, XI, 3). L'ère bénie de la libération des peuples, c'est le début de leur asservissement par les législateurs tout-puissants. Délire d'idéologues, simples rêveries de politiciens en chambre ? Les « philosophes » ont-ils réalisé qu'ils avaient inventé le totalitarisme, eux qui se flattaient d'être les champions de la lutte contre l'oppression ? Qu'en pense Voltaire, le défenseur de Calas, le chantre infatigable de la tolérance, l'adversaire déclaré de tout despotisme ? Voltaire ne se

prend pas pour un législateur, il ne prétend pas fonder toute une théorie politique et n'est pas enthousiasmé par le Contrat social. Mais lui non plus ne sait guère si nous avons une âme ou si nous ne sommes que des machines un peu plus perfectionnées que les animaux : « *Nous sommes des horloges, des machines* », écrit-il à Mme du Deffand. Et à Frédéric II : « *J'avais grande envie que nous fusions libres. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le croire. L'expérience et la raison me convaiquent que nous sommes des machines faites pour aller un certain temps, et comme il*

plaît à Dieu. » Il hésite encore quelques peu, alors que de francs athées comme d'Holbach sont plus catégoriques. Cependant il ne fait aucun doute que la liberté, si elle existe, est l'apanage d'un petit nombre de privilégiés cultivés et ne peut en aucun cas appartenir à ce qu'il appelle la canaille. Voltaire dispose à l'égard du peuple d'immenses réserves de mépris. Ce n'est certes pas de la tourbe ignorante et superstitieuse que viendra le salut. Après avoir longuement loué les institutions anglaises, Voltaire ne cache pas sa préférence pour un autre type de



Voltaire chez Frédéric II, par Adolf von Menzel.

gouvernement : le despotisme. Mais un despotisme éclairé par les lumières des philosophes... Il passe ainsi quatre ans à la cour de l'un des pires despotes d'Europe, Frédéric II, qui a eu l'habileté de se déclarer son disciple. La monarchie absolue ne dérange pas Voltaire lorsqu'elle combat le fanatisme et la superstition.

### Philosophie contre religion

Car telle reste bien la priorité pour tous les philosophes : combattre « l'irrationnel, l'arbitraire, l'obscurantisme et la superstition », rendus responsables de tous les maux. Les hommes, et surtout le clergé, se sont servis de Dieu pour imposer leur joug aux hommes, alors qu'il n'est même pas possible de prouver que Dieu existe. Les penseurs des Lumières sont partagés : les uns sont résolument athées, les autres préfèrent garder une vague divinité, un machiniste de l'Univers, une Providence diffuse. Ce qui est certain à leurs yeux, c'est qu'il ne s'est pas révélé et qu'il ne gêne pas l'humanité. Les religions n'ont fait depuis toujours que dégrader son image par leurs inventions, leurs prétendus livres saints, leurs impostures continuelles, leur chantage au paradis. Elles ne tiennent que par la force des habitudes. *L'Encyclopédie*, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, une masse considérable d'ouvrages visent à discréditer les miracles comme des fables ridicules et les dogmes comme des offenses au bon sens. La foi est contraire à la raison ou n'est pas. C'est le second axiome commun à tous les penseurs des Lumières, selon Viguerie.

« Puisque aucune religion n'est vraie, toute persécution religieuse est absurde. Telle est la tolérance philosophique. Elle ne dit pas : toutes les religions sont bonnes. Elle dit : aucune religion ne mérite que l'on se batte pour elle. » (Viguerie, *Histoire et Dictionnaire du Temps des Lumières*) La religion peut à la rigueur être tolérée, parce qu'elle peut contribuer à moraliser le peuple. Mais elle est dangereuse : « Il faut donc empêcher les intolérants de nuire. De nuire à l'intérêt public, de nuire aux citoyens. Turgot écrit qu'une religion perd ses droits à la liberté "quand ses dogmes et son culte sont contraires à l'intérêt de l'État." Or quelle est la religion qui contrarie la société politique ? C'est le catholicisme des dévots, c'est le "fanatisme". Il ne faut donc pas tolérer le fanatisme. "... il faut, écrit Voltaire, que les hommes commencent par n'être pas fanatiques pour mériter la tolérance." <sup>3</sup>En somme, il est de l'essence de la tolérance d'être aussi intolérante » (Viguerie, op. cit.).

Encore une fois, les philosophes laissent à l'État le soin de veiller au salut public en surveillant les

religions, en les proscrivant dès qu'elles osent proclamer qu'hors d'elle il n'est pas de salut. La tolérance des Lumières justifie la persécution.

De plus, il n'est pas besoin de religion pour assurer les fondements de la morale. On ne peut savoir si Dieu nous demandera compte de nos actions dans l'au-delà et il n'y a pas de nature humaine, donc il n'y a pas de morale révélée et pas davantage de morale naturelle. La seule éthique qui demeure est celle de l'utilité, et particulièrement celle de l'intérêt public. « *Le comble de la perfection est de préférer l'intérêt public à tout autre ; et le comble du désordre de préférer l'intérêt étranger, quel qu'il soit, ou l'intérêt personnel à l'intérêt public* », déclare Diderot. La seule vertu est l'art de vivre en société. Or cet art doit être enseigné et promu... par l'État. « *La morale sera toujours vaine si elle n'est appuyée par l'autorité suprême. C'est le souverain qui doit être le souverain pontife de son peuple ; c'est à lui seul qu'il appartient d'enseigner la morale, d'inviter à la vertu.* » (D'Holbach) « *Selon Turgot, l'État se doit d'instituer et de protéger une religion éclairée qui soit un antidote contre le fanatisme et la superstition. Quant à Rousseau, il ne demande rien d'autre qu'une nouvelle religion qui serait la religion de l'État, la religion civile* » (J. de Viguerie, op. cit.).

On en revient toujours à cette obsession du pouvoir absolu de l'État, devenu la solution à tous les problèmes : gardien contre le fanatisme, éducateur du peuple, garant de la morale, de la liberté, de la tolérance... Si les philosophes luttent contre la monarchie absolue de droit divin, c'est parce qu'elle est de droit divin, pas parce qu'elle est absolue. La question de la forme du gouvernement est secondaire : tous les philosophes ne sont pas démocrates, nombreux sont ceux qui, à l'instar de Voltaire, s'accommoderaient fort bien d'un despote éclairé comme Joseph d'Autriche, Frédéric de Prusse ou Catherine de Russie en donnant l'exemple.

### Des protestataires très installés

Du reste, ils ne sont guère malheureux sous le régime monarchique français. Un Voltaire s'efforce de mener une existence de grand seigneur, un Montesquieu l'est pour de bon, un d'Holbach revendique un titre de baron, peut-être à juste titre, un Helvétius est fermier général... En général, aucun n'a de difficulté à vivre de sa plume, ou à subsister en parasite mondain. La rédaction de l'Encyclopédie a nécessité d'immenses mises de fonds qui se sont trouvées disponibles comme par enchantement, mais aussi des protections et des complicités.

3. Voltaire, *Traité de la Tolérance*, 1764.

tés dans l'administration royale pour échapper à la censure. . . Même un séjour à la Bastille est occasion de publicité.

Les auteurs des Lumières sont des experts de la propagande, et dominent leurs adversaires par une habileté consommée dans le débat d'idées. Nul n'a plus qu'eux excellé à dissimuler des opinions dangereuses, à se poser en défenseurs opprimés de la sagesse, à opposer, surtout, deux visions du monde d'une manière aussi forte. Le siècle des « philosophes » fonctionne par clichés, par contrastes violents : la tolérance et le fanatisme, la liberté et le despotisme, les préjugés et la raison, la superstition et la sagesse, l'ignorance et l'obscurantisme, le bon sauvage et le civilisé dépravé. . . Méthode de polémistes, de dilettantes, de beaux esprits, plus que de penseurs profonds. Les « philosophes » ne sont pas des philosophes, mais des littérateurs, des pamphlétaires, des vulgarisateurs. Seul Condillac est un spécialiste de la philosophie, et sa doctrine n'a pas laissé un souvenir impérissable. Les autres emploient divers genres d'ouvrages pour faire passer leurs idées : Voltaire le conte, Beaumarchais le théâtre, Buffon l'histoire naturelle. . . Même le cas de l'*Encyclopédie* est significatif : un dictionnaire universel des connaissances scientifiques, qui vise en fait à faire passer des idées politiques et philosophiques. Et leurs préférences en matière de pensée vont à ceux qui réduisent le plus le champ de la raison, matérialistes et sensualistes.

Sa grande force est d'investir presque totalement le champ des idées en employant à fond tous les nouveaux moyens d'expression. « Par les canaux des des académies, des loges, des clubs et des salons, elle pénètre dans la substance même de la société

française. Elle fabrique et inspire ce nouveau pouvoir que l'on commencera dans les années 1770-1780 à nommer l'"opinion publique". Si bien qu'à la fin de l'Ancien Régime, aucun Français n'échappe à son influence. Tout le monde, y compris le roi et la reine, y compris les évêques et les moines, est marqué par elle. Tout le monde se pique d'être "éclairé". la mise en condition est si avancée que nul n' imagine autre chose. Nul n' imagine ou ne songe à imaginer une fa-



Une soirée chez Madame Geoffrin, par D. Arnault et G. Lemonnier.

çon différente de concevoir Dieu, l'homme et l'univers. L'histoire offre peu d'exemples d'une telle contagion et d'une telle domination. » (J. de Viguerie, op. cit.)

La grande force des Lumières, c'est la faiblesse des oppositions qu'elle rencontre. Les libertins, les impies du siècle précédent, qui n'avaient pas des idées très différentes, avaient soulevé l'indignation générale par leur audace. De grands esprits s'étaient levés, un Pascal, un Bossuet, pour les combattre sans merci. Les adversaires des penseurs éclairés n'ont jamais une telle envergure ni une telle ambition. Certes des volumes entiers de réfutations paraissent, avec le détail minutieux des approximations historiques ou bibliques de Voltaire. Mais jamais elles ne se vont au fond du problème, qui est philosophique. Les apologistes du christianisme ne cherchent même pas à réconcilier la foi et la raison, ils déclarent que ce problème dépasse nos capacités, que la raison doit seulement se taire devant la foi et ce faisant, apportent de l'eau au moulin des incrédules.

Comment pourraient-ils faire autrement ? Depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la philosophie officielle enseignée dans les séminaires est celle de Descartes, pour la simple raison que Descartes a fondé une philosophie française ! La seule réponse possible aux Lumières était une réponse philosophique, un retour au réalisme thomiste, qui ne voit pas d'opposition entre foi et raison à condition de garder

soigneusement les règles de la méthode scolastique. Mais cette méthode est jugée obsolète, trop technique, pas assez scientifique, même par les ecclésiastiques qui s'interdisent par ce mépris de frapper à la racine du mal.

Certains s'aventurent même à chercher ailleurs la preuve de la vérité de la religion chrétienne : influencés par Rousseau, ils cherchent à prouver l'existence de Dieu par le témoignage de la conscience et par le sentiment. De fait, Rousseau apparaît à beaucoup comme un esprit authentiquement religieux : il est en réalité partisan d'une sorte de vague spiritualisme où domine l' « instinct divin » de la conscience et d'où est exclu tout dogme

révélé. Et ceux qu'il attire risquent fort de faire de la religion un pur sentiment. . .

L'Église est donc en pleine perte de vitesse intellectuelle. Ses soucis sont ailleurs : la querelle janséniste accapare les bonnes volontés, qui ne se rendent pas compte des progrès de l'incrédulité. Rome proteste, condamne la Franc-Maçonnerie, met à l'Index nombre d'ouvrages sulfureux, mais, dans l'ambiance de gallicanisme, tout décret romain est regardé avec suspicion quand il n'est pas tout simplement mis de côté.

Les adversaires des Lumières sont aussi des polémistes, des écrivains, et certains parviennent à retourner l'arme de la raillerie : l'abbé de Giry de Saint-Cyr invente les « Cacouacs », animaux fabuleux, cruels, fourbes et asociaux, dont la langue dissimule un venin mortel. . . Palissot et Moreau reprennent et enrichissent la satire, non sans talent. Le fameux Fréron entre en lice lui aussi, et dénonce avec persévérance les philosophes dans l'Année littéraire, gazette de critique, leur reprochant, avec bon sens mais peu de formation philosophique, de mettre en danger les structures sociales au nom de chimères.

Évidemment, les penseurs éclairés se défendent. Ils révèlent du reste une hargne et une absence de scrupules assez déplacés chez de généreux philanthropes. On connaît les sarcasmes de Voltaire contre Fréron devenu sa bête noire. On sait moins ses calomnies et sa méthode de réfutation : couvrir ses adversaires d'injures et de quolibets. La diabolisation porte ses fruits : aujourd'hui encore, on imagine mal que quiconque ait pu s'opposer aux Lumières sans être obtus ou malhonnête. Et le progrès de l'opinion publique est tel que le privilège d'impression de Fréron est supprimé par le Conseil du Roi en 1775. . . Ce détail en dit long sur la faveur dont jouit le camp des réformateurs auprès du pouvoir et la pénétration des erreurs au sein des élites françaises.

Le clergé s'oppose donc sans efficacité aux idées nouvelles, la noblesse les voit d'un œil indulgent et blasé, voire enthousiaste, quant à la bourgeoisie, elle encourage le courant qui favorise l'utile et le rentable au détriment du noble et du généreux. Les villes se déchristianisent à un rythme effrayant. Les campagnes seules restent profondément attachées à la foi : le peuple seul est encore imperméable aux Lumières. . . Tout est mûr pour le grand bouleversement de la Révolution.

Celle-ci est totalement imprégnée des idées des Lumières. Tous ses grands acteurs sont des fervents de Voltaire et Rousseau, tous partagent leur vision du monde. Et tous vont s'efforcer de recréer la société de fond en comble selon leurs idéaux. Les Lu-

mières se sont efforcées de rejeter tout ce qui ne tombait pas sous le champ de la pure raison, réduite du reste à des procédés de type mathématique ou empirique. Elles ont déclaré que tout ce qui échappait à ces investigations était douteux, donc à considérer en pratique comme faux. Par conséquent, l'existence de Dieu, de l'âme, d'une destinée surnaturelle, d'une religion révélée, d'une Providence réglant le cours de la vie sociale et politique, sont à reléguer au rang d'opinions personnelles. Loin de valoriser l'homme, les Lumières le ramènent ainsi à un amas de matière vivante dont il s'agit simplement de combler les besoins les plus élémentaires. « *Il faut travailler sans cesse, il faut travailler dur. Sans cela, le bonheur est impossible. Le bonheur, c'est jouir, donc satisfaire ses besoins matériels, tous ses besoins matériels. Il lui faut donc produire et produire beaucoup pour être heureux. "C'est le travail, écrit un économiste éclairé, qui produit le vrai bonheur". On lira plus tard chez Staline des propos semblables, pas seulement chez Staline d'ailleurs. Le marquis de Mirabeau, le père de l'orateur révolutionnaire, écrit aussi : "L'homme ne naît que pour travailler, pondre, souffrir et mourir". C'est une dure condition de vie, mais l'homme est besoin et il ne satisfera ses besoins qu'en travaillant.* » (Jean de Viguerie, *Les Valeurs des Lumières*, conférence).

Qu'est-ce qui va organiser le bonheur de tous, c'est-à-dire l'abondance des biens matériels ? L'État. Les philosophes remplacent Dieu par l'État, infailible, sacré, tout-puissant. Ils placent leurs espoirs en une régénération de tous par l'entremise du pouvoir politique, qu'ils ont déjà largement infiltré sous le règne de Louis XVI. Tous les fondements idéologiques de la Révolution sont en place : elle cherche à transformer le genre humain en établissant un ordre purement rationnel, c'est-à-dire débarrassé de toute ingérence de la religion et dont l'idéal est la prospérité matérielle, la production maximale, l'organisation de la jouissance des biens terrestres. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'aura qu'à prolonger ces principes pour inventer le capitalisme et le communisme, qui ne sont autres que deux formes politiques du matérialisme.

Au fond des Lumières, nous trouvons donc la lutte contre l'injustice, mais indissolublement unie à la volonté farouche d'établir un ordre sans Dieu, un ordre qui ne dérive que de la pure intelligence et de la volonté humaines. Nous trouvons une pensée constamment réductrice, y compris de la raison, constamment prête à soumettre le genre humain au pire des tyrans : la raison humaine déchue et abandonnée à elle-même.

**Abbé L-M. Carlhian**

<i>Mars 2012</i> <i>Mois de</i> <i>Saint Joseph</i>	<i>Chapelle Saint Michel Garicoitz de DOMEZAIN</i>	<i>Chapelle provisoire de BIDART</i> <i>11 rue des Italiens</i>	
<b>Jeu 01</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Salut	
<b>Ven 02</b> <i>1<sup>er</sup> du mois</i>	<b>Des Quatre Temps</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	<b>18h30 : Heure Sainte</b>	
<b>Sam 03</b> <i>1<sup>er</sup> du mois</i>	<b>Des Quatre Temps</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	<b>19h00 : Office du Rosaire</b>	
<b>Dim 04</b>	<b>II<sup>ème</sup> de Carême</b> <b>8h00 : Messe basse</b> <b>10h00 : Confessions</b>	<b>10h30 : Messe chantée</b> <b>18h30 : Vêpres et Salut</b>	<b>10h30 : Messe</b>
<b>Lun 05</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Mar 06</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Mer 07</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	<b>18h00 : messe basse</b> 19h00 : Chapelet <b>20h30 : Conférence sur la consécration à Marie selon Saint Louis-Marie Grignon de Montfort, par Monsieur l'abbé Castelain</b>	
<b>Jeu 08</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	<b>18h00 : messe basse</b> 19h00 : Salut	
<b>Ven 09</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chemin de croix	
<b>Sam 10</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	18h30 : Confessions 19h00 : Chapelet	
<b>Dim 11</b>	<b>III<sup>ème</sup> de Carême</b> <b>8h00 : Messe basse</b> <b>10h00 : pas de confessions</b>	<b>10h30 : Messe chantée</b> <b>18h30 : Vêpres et Salut</b>	<b>10h30 : Messe</b>
<b>Lun 12</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Mar 13</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Mer 14</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Jeu 15</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Salut	
<b>Ven 16</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chemin de croix	
<b>Sam 17</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	18h30 : Confessions 19h00 : Chapelet	
<b>Dim 18</b>	<b>IV<sup>ème</sup> de Carême</b> <b>8h00 : Messe basse</b> <b>10h00 : Confessions</b>	<b>10h30 : Messe chantée</b> <b>18h30 : Vêpres et Salut</b>	<b>10h30 : Messe</b>
<b>Lun 19</b>	<b>SAINT JOSEPH</b> <b>ÉPOUX DE LA TRÈS SAINTE VIERGE ET CONFESSEUR</b> <b>Messe basse à 7h15 (Mères Chrétiennes)</b>	<b>11h15 : Messe chantée</b> <b>18h30 : Vêpres et Salut</b>	
<b>Mar 20</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Mer 21</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Jeu 22</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Salut	
<b>Ven 23</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chemin de croix	
<b>Sam 24</b>	<b>De la férie</b> <b>Pèlerinage de Sare à Ainhoa</b>	<b>9h30 : Départ de Sare</b> <b>14h30 : Chemin de croix à Ainhoa</b> <b>16h15 : Messe solennelle en l'église d'Ainhoa</b>	
<b>Dim 25</b>	<b>I<sup>er</sup> de la Passion</b> <b>8h00 : Messe basse</b> <b>10h00 : Confessions</b>	<b>10h30 : Messe chantée</b> <b>18h30 : Vêpres et Salut</b>	<b>10h30 : Messe</b>
<b>Lun 26</b>	<b>ANNONCIATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	<b>18h30 : Vêpres et Salut</b>	
<b>Mar 27</b>	<b>De la Férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Mer 28</b>	<b>De la Férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	
<b>Jeu 29</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Salut	
<b>Ven 30</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chemin de croix	
<b>Sam 31</b>	<b>De la férie</b> Messes basses à 7h15 et 11h30	19h00 : Chapelet	